

La muse couronnée

Autor(en): **Elder, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **23 (1920-1921)**

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA MUSE COURONNÉE

Je dînais, il y a peu de temps, avec un poète, dans une maison amie. C'était un dîner d'adieu, mais intime. Il partait, dans une longue tournée à l'étranger, répandre la poésie, le charme et l'amour de la douce France. Il la connaît bien, l'a chantée avec mille grâces. Son âge lui permet de parler de l'histoire poétique du dernier trentenaire, à laquelle il a été activement mêlé. C'est un cœur ensoleillé, sans aigreur. Pourtant il fit remarquer, non sans tristesse, le rôle que la situation sociale et la fortune jouent dans l'avancement des poètes. A part un chef de file de ci de là, le renom tient souvent aux revenus. Ainsi, de l'époque symboliste n'ont survécu que ceux qui avaient les moyens de vivre.

Cette constatation extra-littéraire devait être faite. Le talent ne fait point d'égaux. Vous n'empêcherez point que, terminée la réunion où l'on s'est abreuvé confraternellement de poèmes, chacun rentre dans son monde, tel dans sa limousine et tel sur ses semelles trouées. On ne se connaît plus; on ne se voit plus. Celui-là sera l'astre d'un salon, cet autre le fantôme d'un grenier. Où diable prendrait-il lecteurs et admiratrices?

Dès son premier livre de vers, *Le cœur innombrable*, paru en 1901, madame de Noailles a connu la notoriété. Nouvelle preuve en faveur de l'argument. La poétesse venait d'Orient. Des sangs choisis, grecs et roumains se mêlaient dans ses origines. Son mariage l'avait faite comtesse de Noailles. Elle avait déjà Paris autour d'elle quand la strophe tomba de ses lèvres. Que de chevaliers pour la recueillir!

Au reste le talent foisonnait dans ce premier recueil. Et, s'il faut déplorer que des poètes parfaitement doués soient restés obscurs, on doit se réjouir de voir, pour une fois, le milieu porter la poésie. Quatre volumes de vers suivirent les essais: *L'Ombre des jours*, *Les éblouissements*, *Les vivants et les morts*, *Les Forces éternelles* — Fayard éd. — En outre, dans l'intervalle, madame de Noailles donnait trois romans: *La Nouvelle Espérance*, *Le visage émerveillé*, *La Domination*. C'est pour l'ensemble de son œuvre, et particulièrement, j'en suis sûr, de son œuvre poétique, que l'Académie Française vient d'attribuer à madame de Noailles son grand prix de littérature.

Le choix est heureux, la couronne embellit justement le front de la muse. La critique, qui ne s'était pas montrée trop tendre à ses débuts, entonne aujourd'hui le los. Dans la République des lettres les amateurs du monde sont toujours un peu suspects. Ils ont la partie trop belle! Toutefois madame de Noailles apportait mieux que des promesses: une sensibilité originale, un tempérament littéraire et un grand sens musical.

La fin du siècle dernier a été marqué par de multiples et courtes tentatives. Après le Parnasse, sévère, compassé, beau, dont les poèmes ont toujours un air de chef d'œuvres de jurande; après le Symbolisme qui, aujourd'hui, nous fait l'effet de ces collections subtiles et saugrenues où la noix de coco sculptée voisine avec le coquetier à jour, M. Saint-Georges de Bouhéliér essayait la réaction Naturiste en compagnie de M. Eugène Montfort.

L'école fut éphémère: la bonne volonté et les manifestes ne remplacent pas la flamme. Toutefois, à partir de ce moment, on peut observer un retour à la nature, une façon plus directe, moins littéraire de la voir, de la traduire, de causer avec elle. Paul Fort publie ses premières ballades, fraîches et pleines de gazouillis comme un printemps. Et voici les évocations tendres, naïves, les confessions blanches, les émerveillements de communiante de l'adorable Francis Jammes.

A côté, des poètes reviennent doucement à la discipline classique troublée par les fantaisies du vers libre. Albert Samain sculpte des strophes encore empreintes de romantisme; Henri de Régner, raffiné et parfait, tourmente d'inquiétude moderne le vieil Olympe; Fernand Gregh analyse cette vie intérieure que Charles Guérin cherche à exprimer par des monuments linéaires, imperturbables. Enfin, Moréas renchérit sur la nudité et ajuste des poèmes si nets, si condensés, si géométriques, que leur beauté, comme celle des pics, dégage un frisson glacial.

Madame de Noailles survint sur ces entrefaites et entendit toutes les chansons de la forêt poétique: l'hermétisme singulier, les musiques sans raison, les passions champêtres, les vieux couplets littéraires, la cadence bien réglée, l'exaltation dionysiaque. Autant d'échos qui ébranlèrent son âme préparée! Inconsciemment et par don elle rassembla la fleur de ce printemps sonore et ignoré. Le renom l'attendait au premier livre.

Une forte inspiration littéraire, l'appesantissement sur des thèmes obligés alourdissent beaucoup de ses pages. Souvent l'amour et la mort romantiques lui sont prétexte à faire des poids. L'Orient conventionnel — n'invoque-t-elle pas quelque part „les soirs de Galata!“ hideux borbier cosmopolite! — l'Italie des jardins, la Grèce des mirages homériques et maints pèlerinages nécessaires l'ont sollicitée trop souvent. Non qu'elle n'apporte sa note dans le concert des perpétuels voyageurs, mais à marcher trop étroitement dans les pas des devanciers on dissimule son empreinte.

La véritable originalité de madame de Noailles réside dans le sens musical et dans la sensualité.

Elevée par une mère musicienne, madame de Noailles subit très vite l'emprise de la musique. Maintes fois elle nous dit les secousses, les tourments, les exaltations que produisent sur elle la mélodie et les sons. Elle parle de la musique „avide qui boit son sang“. Tous les grands musiciens l'ont envoûtée par moments. Elle les a caractérisés, ici ou là, par la traduction poétique des visions passionnées qu'ils éveillaient en elle: Chopin, „pathétiques sommets saignant au crépuscule...“ Schumann, „ciel d'octobre où volent des cigognes!...“

C'est pourquoi sa poésie, à l'accoutumée claire, lumineuse — cette muse n'est-elle pas née des transparences méditerranéennes? — est d'abord de la musique. Non point une musique comme celle de Paul Fort, longue, berceuse et pleine de retroussis galants comme une ronde populaire. Mais une musique plus cadencée, plus traditionnelle, variée mais disciplinée, la musique d'un disciple qui aurait écouté avec une attention ambitieuse les pipeaux de Verlaine.

Je cite une pièce au hasard. Il en faudrait citer cent et maints quatrains qui soudain vocalisent au cours d'un poème!

„L'été contre mon cœur s'appuie
Et je défaille de désir,
De désir et de nostalgie;
On ne sait comment définir
Cette heureuse et triste magie.
— La languissante et chaude pluie
Est comme un amoureux chagrin;
Ce n'est pas le gai tambourin
Du printemps qui gicle et ruisselle,
Ce dur ressort de sauterelles

Frappant le sol; ce jet aigu
De légers astres exigus,
Ce sont les larmes de l'espace,
Du mol espace que harasse,
A la fin des jours chauds d'été,
L'insoutenable volupté..."

Ce poème, intitulé „Pluie tiède“ peint musicalement par son rythme, le choix des mots, la répétition de certaines syllabes, la chute de la pluie, mais, en même temps, il évoque avec une singulière puissance l'accablement languide et tourmenté de désirs des journées orageuses.

C'est la seconde face, sans doute la plus tangible, du talent de madame de Noailles, cette facilité, cette propension à sentir par les sens le monde extérieur et à rendre la sensation. Il ne faut pas oublier que c'est une femme qui, jusqu'à présent à peu près, n'a connu que les émotions physiques. Mieux encore: c'est une chair, extraordinairement sensible, promptement exaltée, avide, offerte, ayant des sens sous chaque pore pour voir, toucher, embrasser. Seul peut-être Pierre Loti a possédé un tel raffinement de sensibilité dans son être matériel. Mais le don, chez Loti, est toujours contraint, dominé par l'amertume du sans-lendemain. Madame de Noailles s'anéantit dans des joies définitives.

Tout autour d'elle la frappe, émeut ses sens. Elle découvre des odeurs subtiles, des attouchements troublants, des voix déconcertantes, des formes, des rêves qui étreignent. Ses images, variées, neuves, charmantes, tiennent la plupart du temps à des souvenirs objectifs, sensuels:

„La tranquille odeur du silence...“
„Le ciel allongeant ses laiteuses caresses...“
„Le jour tout ruisselant d'éclat et de rosée,
Est frais comme un poisson qu'on arrache à la mer!“
„La nuit a son odeur céleste et forestière...“
„L'horizon incline au sommeil...“
„...Le mol charme aérien...“
„Des jours qui sont comme des îles...“

Constamment tombe de sa plume le rappel d'une sensation. Elle baigne dans la nature, s'y abandonne, jouit d'elle par mille raffinements, recherchant la littérature et la musique pour se mettre en état de réceptivité. La nuit particulièrement l'excite, les belles nuits franches, constellées, éclatant de gemmes, de sèves et de silence. „Que je vous aime, o sombre jeunesse des nuits!“ s'écrie-

t-elle. Et on sent bien qu'elle l'étreint comme un beau corps frais, vierge. Puis, bouleversée de nouveau par quelque harmonie, elle atteste

„Ce saint langage sensuel
Que seul donne la musique...“

C'est une femme. On revient toujours, en la lisant, au don, à la possession. Le plus souvent elle traite la nature comme un amant et qualifie toute chose qui la fait vibrer par des mots amoureux, passionnés. Mais au delà des joies panthéistes de vivre, de se répandre dans un printemps ou de plier sous l'été, il y a la joie suprême de l'amour. On comprendra que madame de Noailles ait trouvé pour l'exprimer des accents à la fois pathétiques et pâmés.

Peu d'analyse dans ses poèmes. Quant au sentiment, il tourne toujours à l'objet et garde un âcre goût de baisers. Elle aime immensément, avec une grande frénésie calme. Elle étreint, elle s'enivre. Mais fréquemment, dans ces paroxysmes, elle avoue que l'amour à ce point délaisse l'amant, le perd de vue pour s'alimenter dans son propre exercice et jouir de soi-même. Elle s'aime violemment dans son corps, dans tout son être. „L'indéfinissable accord“, „la sainte hébétude“, selon ses expressions, est au fond une pâmoison solitaire. Mais à d'autres moments, surtout dans ce dernier livre *Les Forces éternelles*, plus mûr, plus rassis, elle a des velléités — réprimées parfois! — de s'évader de terre :

„Mes yeux t'écoutent et te respirent,
Mon âme flotte hors de moi-même,
Je ne regrette ni ne désire,
Je t'aime.

Et cependant ce tendre accord
M'est moins doux que lorsque je presse
Ta main aux suaves caresses,
— Désir, spirituel transport,
Geste des âmes par les corps!“

Nous touchons au point où déjà l'esprit intervient et met en balance, ne serait-ce qu'un instant, les joies de la chair. J'entends bien que madame de Noailles confond encore les deux et n'interprète celles-ci que comme une manifestation de celui-là. Il n'en reste pas moins qu'elle a touché une autre source d'émotions. Cette poétesse de la nature ardente, gonflée, des printemps pulpeux, des nuits caressantes, des jardins câlins et des amours où l'on s'abîme, commence à entendre une autre voix. Penchée sur elle-même et s'écoutant elle écrit :

„Deux êtres luttent dans mon cœur,
C'est la bacchante avec la nonne.
L'une est simplement toute bonne,
L'autre, ivre de vie et de pleurs.
Leurs fronts graves sont réunis;
La même angoisse les visite:
Toutes les deux ont, sans limite,
La tristesse de l'infini!...“

Dans un autre plan, cette pièce a les accents de celle où Racine confesse à Dieu la douleur de sentir en lui deux hommes : le pécheur et le saint. La muse-bacchante avoue qu'elle s'est enivrée de la vie au point d'en mourir. Elle n'avoue pas, mais on le sait maintenant, que tous les plaisirs de la merveilleuse terre, embrassés à pleines mains, ne lui ont pas laissé de parfaite satisfaction. L'infini, vers quoi soupire notre vieille humanité religieuse, n'a pas assouvi la faunesse. La nonne sera-t-elle plus heureuse? La sage „Grecque au cœur soumis“ tentera-t-elle à son tour de saisir dans le ciel moral des biens qui ne déçoivent pas?

Je ne veux pas préjuger. Mais cette marche est conforme aux pentes de la vie qui vont des vallées de la jeunesse aux sommets arides. Par bonheur nous aurons goûté avec la bacchante une poésie chaude, étincelante d'images, gorgée de sang, de soleil, une poésie remplie des mirage de notre bon vieux monde qui suffit à qui sait restreindre son bonheur.

BOULOGNE sur Seine

MARC ELDER



DEINE SANFTE LIEBE . . .

Von F. W. WAGNER

Deine sanfte Liebe
Macht mein Blut ganz still.
Und ich weiß es wieder,
Was ich, träumend, will.

Alle heißen Qualen
Löschen zitternd aus.
Gut umhegt, im Abend,
Hell erstrahlt mein Haus.

Allen Dingen wieder
Lächelnd, gut gesinnt,
Schweif ich durch mein Leben,
Träumer, Held und Kind.

